

Anne Bragance

Une affection  
longue durée

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

- TOUS LES DÉSESPOIRS VOUS SONT PERMIS, *roman*, Flammarion, 1973.
- LA DENT DE RUPTURE, *roman*, Flammarion, 1975.
- LES SOLEILS RAJEUNIS, *roman*, Seuil, 1977; Actes Sud, Babel, 2005.
- CHANGEMENT DE CAVALIÈRE, *nouvelles*, Seuil, 1978; Actes Sud Babel, 2002.
- CLICHY SUR PACIFIQUE, *roman*, Seuil, 1979; Actes Sud Babel, 2001.
- UNE VALSE NOIRE, *roman*, Seuil, 1983; Actes Sud Babel, 2006.
- LE DAMIER DE LA REINE, *nouvelles*, Mercure de France, 1983.
- L'ÉTÉ PROVISOIRE, *roman*, Mercure de France, 1983.
- VIRGINIA WOOLF OU LA DAME SUR LE PIÉDESTAL, *essai*, Éditions des Femmes, 1984.
- CHARADE, *roman*, Mercure de France, 1985.
- BLEU INDIGO, *roman*, Grasset, 1986.
- LA CHAMBRE ANDALOUSE, *roman*, Grasset, 1989.
- ANIBAL, *roman*, Laffont, 1991; Pocket, 1993.
- LE VOYAGEUR DE NOCES, *roman*, Laffont, 1992.
- UNE JOURNÉE AU POINT D'OMBRE, *roman*, Laffont, 1993.
- LE CHAGRIN DES RESSLINGEN, *roman*, Julliard, 1994; Pocket, 1996.
- MATA-HARI, *biographie*, Belfond, 1995.
- LES CÉVENNES, Équinoxe, 1996.
- ROSE DE PIERRE, *roman*, Julliard 1996; Pocket, 1999.
- LA CORRESPONDANTE ANGLAISE, *roman*, Stock, 1998; Livre de poche, 1999.
- LE FILS-RÉCOMPENSE, *roman*, Stock, 1999; Livre de poche, 2000.
- LE LIT, *roman*, Actes Sud, 2001; Babel 2002; Livre de Poche, 2003.

*Suite des œuvres de Anne Bragance en fin de volume*

UNE AFFECTION  
LONGUE DURÉE



Anne Bragance

UNE AFFECTION  
LONGUE DURÉE

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2011.

Extrait de la publication

*À Brigitte et Patrick Brézout*

*À Denise et Ramon Basagana*



En quelques années, on peut détruire l'amour d'un être humain. Mais la vie n'est pas assez longue pour épuiser le chagrin de cette perte. Est-il un pire assassinat ?

ELIAS CANETTI  
*Le Territoire de l'homme*

Mais voici ce qui serait un immense idéal : demander toujours, infatigablement, à chacun ce qui le blesse, le prive, le torture, et compenser, éteindre, rallumer.

CESARE PAVESE  
*Le Métier de vivre*



## *Florent*

C'est l'achat de la 2 CV qui a tout déclenché, Florent Royer en est tout à fait conscient. Cette voiture, il en rêvait depuis plus de vingt ans, mais les Deuches étaient devenues rares, de plus en plus rares, aussi, lorsque l'occasion s'est présentée, il n'a pas pu résister. Les enfants ont applaudi, ce qui était prévisible, seule Béatrice a désapprouvé : elle estimait que ce rêve était déraisonnable pour un père de famille. Elle a même ajouté qu'il s'agissait là d'un caprice ridicule. Ces mots ont blessé Florent ; il pense que sa femme se serait laissé séduire par un véhicule plus prestigieux dont les performances ou la beauté des lignes auraient justifié le choix. Pourtant, il ne s'est pas défendu, il n'a pas protesté, il y a un certain temps déjà qu'il ne livre plus ses pensées à sa femme.

Il sait pertinemment que, s'il avait continué de circuler à moto, il n'aurait pas pris Lucille qui faisait

du stop entre Senlis et Paris. La remarque de la fille, une fois qu'il l'a embarquée dans la 2 CV, est venue, on ne peut plus convenue et banale. Elle comparait la voiture à une balançoire et elle riait. Aussitôt, il a été séduit par ce rire qui balançait lui aussi, et semblait amplifier le balancement de la Deuche.

La couleur d'origine de la carrosserie ne plaisait pas à Sylvain et Sabine, ils proposaient de la repeindre. Comme de juste, Sophie, l'aînée, n'avait aucun avis sur la question et considérait tout ça de son haut. Le père a donné son aval aux petits et ils s'y sont mis sans délai. Deux jours durant, pendant qu'ils « s'occupaient » de la voiture, Florent Royer a repris sa moto.

Lorsqu'il est rentré au soir du deuxième jour, il a trouvé sa Deuche métamorphosée, transformée en bonbon acidulé : côté droit, les enfants l'avaient badigeonnée d'acrylique rose, côté gauche c'était un vert très pâle de dragée. Le capot était du même vert et le hayon arrière d'un rose plus soutenu que celui utilisé pour la carrosserie côté droit.

Une ribambelle de gamins du quartier entoure l'œuvre peinte et ses auteurs ; chacun y va de son commentaire quand, de ce brouhaha de pépielements et d'exclamations ravies, monte la voix de Sylvain qui demande :

— Ça te plaît, papa ?

Le père s'accroupit devant l'enfant pour lui

exprimer sa satisfaction : alors, le visage du petit garçon se met à rayonner de contentement, il est aux anges.

Tout en maintenant son fils pressé contre lui, Florent laisse aller son regard vers une fenêtre de l'étage où Béatrice soulève un rideau puis, très vite, se sachant observée, le laisse retomber.

Il a entrevu sa silhouette qui s'effaçait derrière le voilage mais, dans cette seconde même, il a eu une vision plus vaste et plus complète, celle de leur vie qui avec le temps s'est opacifiée, avec ces silences qui se sont installés entre eux soir après soir, avec leurs échanges devenus peau de chagrin, et il a su dans un éclair d'affreuse lucidité qu'il n'en pourrait supporter davantage. Il a su qu'il allait partir et que sa décision était irrévocable.

« Mieux vaut une fin amère qu'une amertume sans fin. » Cette phrase qui se tient droite aux avant-postes de son esprit à cet instant, d'où sort-elle, il n'en a pas la moindre idée. Réminiscence d'une lecture ? C'est peu probable, il lit si peu, abrité derrière le prétexte commode qu'il manque de temps. Il s'agit plus vraisemblablement d'une réplique de cinéma qui l'a frappé et qu'il a retenue parce qu'elle coïncide au plus juste avec ce que, déjà, il ressentait.

Autrefois, chaque soir, après que les enfants étaient couchés, ils se retrouvaient avec bonheur dans le salon. Tandis qu'à demi allongé sur le

canapé il feuilletait quelque revue professionnelle ou regardait une émission de télévision, Béatrice corrigeait des copies puis elle se dressait soudain, abandonnait son travail pour venir se blottir contre lui. Elle restait là le temps de quelques chatteries puis retournait à ses corrections, mais elle relevait souvent la tête pour lui sourire ou lui adresser un mot gentil. Les sourires et les mots se sont raréfiés peu à peu, ont fini par s'absenter.

Où situer cet autrefois qui lui était si précieux ? À quel moment a-t-il pris fin ? Florent ne saurait le dire car autrefois est impossible à circonscrire, on ne peut davantage le dater au carbone 14 comme un chef-d'œuvre de la peinture ancienne. Un chef-d'œuvre ? Il songe plutôt à un somptueux tapis persan qui aurait perdu tout éclat et se serait usé jusqu'à la trame pour avoir été foulé par tant de pieds au fil du temps. Il regrette beaucoup ce beau tapis.

Un souvenir encore de cette époque bénie et révolue : il attendait patiemment que Béatrice range ses copies annotées en piles bien nettes, il quittait alors le canapé, venait vers elle et, enlacés, ils regagnaient leur chambre.

## *Sophie*

J'ai manqué m'esclaffer quand Sabine a déclaré avec cette autorité nouvelle qui lui est venue depuis que notre mère est malade et qu'elle a pris le gouvernement de la maison : *Tout doit disparaître!*

On aurait pu se croire dans une arrière-boutique de fringues où la patronne annonce soudain à ses employées ébahies qu'elle a l'intention de brader la totalité de son stock de marchandises.

Mais on ne bradait pas chez les Royer, ce n'était pas le moment de rigoler. Notre père était parti sans rien emporter de ses affaires personnelles et ma sœur venait de me réquisitionner afin que je l'aide à en débarrasser les placards de la chambre où notre mère, abrutie par les tranquillisants, dormait encore, dormait toujours.

Je m'activais aux côtés de ma sœur, j'imitais ses gestes si précis, si efficaces, je décrochais de leurs cintres les chemises, les vestons, les costumes, je

brossais, je pliais, je rangeais au fur et à mesure chaque article dans la valise ouverte entre nous. Nous travaillions en silence — silence relatif car ponctué par les reniflements de Sabine chaque fois que montait des étoffes et des lainages remués cette odeur de lavande, le parfum de notre père. Je redoutais à chaque instant qu'elle n'éclate en sanglots. Nous travaillions en silence, côte à côte, mais l'indicible faisait un sacré raffut dans ma tête, il me criait : *Et s'il revenait, s'il ne s'agissait que d'une fugue et qu'il revenait, le paternel ne serait sans doute pas ravi de trouver sa garde-robe roulée dans la naphthaline et reléguée au grenier...*

En effet, l'étape suivante de l'opération orchestrée par Sabine consistait à transporter ces valises remplies des effets de notre père au grenier et à les y entreposer. Elle avait tant et si bien argumenté que je m'étais trouvée coincée, obligée de l'assister dans cette activité mortuaire que je réprouvais. Néanmoins, je m'exécutais sans dire un mot, il était hors de question que je communique mes réflexions inopportunes à ma sœur. *C'est pour maman, m'avait-elle expliqué, pour qu'elle ne trouve pas les vêtements de papa dans ses placards le jour où elle se lèvera.*

Je ne voyais pas ce jour-là poindre de si tôt, ma pauvre sœur péchait par un excès d'optimisme mais là, déjà, j'avais décidé de garder ma conviction par-devers moi.

Par-devers moi encore, une fois libérée de la corvée, j'ai dressé un rapport récapitulatif et prévisionnel de la situation :

a) notre père a déserté, nous venons de l'enterrer au grenier ;

b) notre mère est au fond de son lit, malade à crever ;

c) je refuse d'être à nouveau piégée par les manœuvres de ma sœur ;

d) je refuse que quiconque attente à ma liberté, j'ai dix-huit ans, d'autres chats à fouetter, des études à mener à bien, des amours à vivre, etc.

Je crie stop, qu'on ne compte plus sur moi pour alimenter et cautionner la chienlit ambiante dans cette maison.

À bon entendeur...

## *Sabine*

Un père parti avec une autre, une mère qui depuis des mois pleure du matin au soir, maigrit et se fane à vue d'œil, voilà notre lot. Sylvain, qui a sept ans, ne comprend rien à ce qui se passe. Sophie s'en fout, et moi je m'efforce de maintenir à flot cette maison qui va à vau-l'eau.

À force de maigrir, de se faner, de dépérir, notre mère vient d'être hospitalisée pour « une affection longue durée » et je me retrouve seule à la maison avec ma sœur-zombie et mon petit frère.

Les mots mentent, je m'en suis aperçue quand j'ai lu les papiers envoyés par la Sécu. Jusquelà, je croyais qu'une affection longue durée était un amour sans partage et sans limites, capable de résister au temps, de surmonter toutes les épreuves. Je t'en fiche, les mots sont versatiles, des traîtres et des inconstants qui changent de

signification comme on change de petite culotte.

Longue durée : c'est l'expression que les fabricants utilisent pour garantir une pile ou le mécanisme d'une montre. C'est l'étiquette qui colle à ma mère désormais.

Elle est tellement inerte qu'on a envie de la secouer comme une montre qui ne donne plus l'heure, a osé lancer Sophie alors que maman était encore avec nous. Quand je l'entends dire ce genre de choses, ma main part en avant pour la gifler, mais je me retiens : je dois garder le contrôle. Ma sœur a la dent dure, le cœur sec, et manque de compassion, ce n'est pas nouveau.

Un père qui a abandonné son foyer, une mère malade, telles sont les données du problème, un problème un peu particulier mais que je devrais pouvoir résoudre maintenant que j'ai seize ans. Sophie, qui est pourtant plus âgée que moi, plane au-dessus des réalités de la vie et se désintéresse du « problème ». Je ne me fais pas d'illusions : elle ne lèvera pas le petit doigt pour m'aider à trouver la solution.

La semaine dernière, il m'a fallu écrire à mon père pour l'informer de la situation. C'était une lettre longue, sérieuse, difficile ; j'ai mis deux heures à la rédiger. Je le priais, le suppliais de revenir à la maison. Comme nous ignorons son

adresse personnelle, j'ai porté ma lettre au cabinet d'architectes où il travaille et l'ai confiée à la réceptionniste. Elle m'a promis de la lui remettre sitôt qu'elle le verrait. Au bout d'une semaine, j'ai compris qu'il ne réagirait pas et j'ai dû changer de tactique : hier, je lui ai concocté un message bref, tout à fait loufoque, dans l'espoir d'attirer, de fixer son attention. J'ai écrit : « Dans ta réponse, arrange-toi pour placer le mot bonheur, et chapeaute le *o* d'un bel accent circonflexe. Je sais, c'est incorrect du point de vue de l'orthographe, mais ça me ferait drôlement plaisir. »

Rien d'autre.

Répondra-t-il? C'est peu probable. Plus d'un an déjà que nous sommes sans nouvelles de lui. Bônheur. J'imagine sa tête lorsqu'il lira ma petite prose. La montrera-t-il à cette autre qui nous l'a pris et le tient prisonnier de ses charmes, comme on dit? Elle est sans doute plus jeune, plus belle que ma mère. Mais toute jeune et belle qu'elle soit, la partie est loin d'être gagnée pour elle. Je récupérerai mon père par tous les moyens et coûte que coûte, c'est le serment que je me suis fait. Il n'y a pas fille plus tenace, plus teigneuse que moi : je suis de petite taille mais une grande haine m'habite, toute dirigée contre cette étrangère qui travaille à détruire notre famille.

Il me semble que l'amour est pareil à un arbre

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 26 avril 2011.  
Dépôt légal : avril 2011.  
Numéro d'imprimeur : 79212.*

ISBN 978-2-7152-3201-3/Imprimé en France.

182705



# Une affection longue durée Anne Bragance

Cette édition électronique du livre  
*Une affection longue durée* d'Anne Bragance  
a été réalisée le 16 février 2012  
par les Éditions du Mercure de France.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715232013 - Numéro d'édition : 182705).  
Code Sodis : N49041 - ISBN : 9782715232051  
Numéro d'édition : 232446.